



CAROLINE LINDEN
Sur la route de Maryfield

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Caroline Linden

Après des études de mathématiques à l'université de Harvard, Caroline Linden devient informaticienne. Sa passion pour la romance l'incite à écrire des histoires sentimentales historiques et contemporaines. Elle est l'auteure d'une vingtaine de romans récompensés et salués par la critique. Elle vit en Nouvelle-Angleterre avec sa famille.

Sur la route
de Maryfield

Aux Éditions J'ai lu

SCANDALES

- 1 – Un infréquentable vicomte
N° 11014
- 2 – Un ténébreux voisin
N° 11144
- 3 – Une femme à tout prix
N° 10926
- 4 – Un cœur silencieux
N° 11685

Le pari du péché
N° 12873

Le prince charmant existerait-il ?
N° 12997

CAROLINE
LINDEN

Sur la route
de Maryfield

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

WHEN THE MARQUESS WAS MINE

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© P.F. Belsley, 2019

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

TK

1819

Ce devait être l'orgie du siècle.

Comme le déclara Heathercote, on n'avait vingt-neuf ans qu'une seule fois dans sa vie. Marlow, qui, de façon inexplicable, avait obtenu un diplôme de mathématiques avant d'hériter de son titre, fit remarquer qu'on n'avait également qu'une seule fois vingt-huit ans ou trente ans. Ils avaient cependant coutume d'ignorer les réflexions pourtant sagaces de Marlow, celle-ci le fut donc tout autant.

Grimpant sur la table de la salle à manger privée du White, Heathercote annonça que c'était l'invitation du mois et précisa qu'il avait dû exclure ceux qui, selon lui, manquaient de style et d'esprit.

— Tu ne les croyais pas capables de faire assez de grabuge ! cria quelqu'un.

Heathercote acquiesça en faisant mine de toucher le bord de son chapeau.

Après le White, ils filèrent au théâtre. Le spectacle était déjà bien entamé quand ils envahirent la salle. Lorsque la représentation s'acheva, ils avaient déjà bu une grande quantité de brandy, lancé moult oranges sur la scène, et abandonné Clifton dans les bras d'une prostituée.

À partir de là, les souvenirs des participants à la fête se firent plus imprécis. Certains se rappelaient avoir chanté dans les rues, avoir vu Marlow vomir tripes et boyaux quelque part aux environs de Westminster, puis avoir investi le Vega Club. Il était si tard que le gérant essaya de les dissuader de jouer. M. Forbes les savait capables de prolonger les paris pendant des heures, et le Vega Club fermait généralement à l'aube.

Heathercote réussit toutefois à le persuader de les laisser entrer et de leur laisser la salle de whist.

— Nous partirons à midi, promit-il en tapotant la poitrine de Forbes tout en lui glissant un paquet de billets dans la main.

Son élocution était remarquablement claire pour un homme qui venait de passer huit heures à boire. Le visage fermé, Forbes finit par céder. Ils prirent possession de la table principale et commandèrent du vin.

Quelques intrépides membres du club voulurent les suivre. Forbes tenta de les arrêter à la porte, mais Forester les reconnut et leur fit signe d'entrer.

— Nous ne voyons pas d'inconvénient à gagner leur argent, déclara-t-il dans un hoquet.

Après le whist, ils passèrent au Lanterloo. Un des joueurs fut mis au défi de vider d'un coup le contenu de sa flasque de brandy, ce qu'il fit. Très vite, la pièce fut envahie par la fumée des cigares, le langage devint grivois et les enchères extravagantes. Marlow gagna le poulain primé de Forester. Heathercote misa son nouveau phaéton, et gagna une calèche. Sackville remporta la mise la plus élevée de la soirée, et les autres firent pleuvoir sur lui quantité de jetons.

La suite fut gâchée par un inconnu qui s'était joint à la petite troupe. Il avait une allure de campagnard fraîchement débarqué à Londres. Ses fanfaronnades, qui leur avaient paru amusantes au début, étaient vite

devenues agaçantes. Il avait assez bien joué, gagné un peu, et perdu beaucoup en lâchant un chapelet de jurons qui les avait fait hurler de rire. Il devint toutefois évident pour tout le monde que ce M. Winston avait perdu la tête quand il misa sa demeure.

Marlow s'esclaffa. Heathercote s'empara de la note que Winston venait de griffonner et la lut en arquant un sourcil.

— Vous ne pouvez pas miser une maison, Winslow.

— Pourquoi pas ? répliqua l'autre. Votre ami a bien parié son cheval.

— Les chevaux peuvent être transportés, déclara Forester, son accent de Liverpool plus fort que jamais. Pas les maisons.

— Les maisons ont plus de valeur !

— C'est vrai, reconnut Heathercote en jetant le papier sur la table. Vos jetons.

— Je n'en ai plus, marmonna Winston.

Il y eut un silence surpris et tous les regards se portèrent sur l'espace vide devant lui. Aucun d'eux n'avait épuisé ses jetons, à part lui.

— Dans ce cas, retirez-vous du jeu, lui conseilla Forester. Vous êtes éliminé !

Winston leva le menton, l'air obstiné. Son ami lui glissa quelques jetons, mais il les repoussa avec colère.

— Laissez-moi une chance de me refaire.

— Si vous les avez tous perdus, raison de plus pour vous retirer, déclara Marlow avec un grand geste, manquant de tomber de sa chaise.

M. Forbes, qui les observait, s'approcha.

— Monsieur Winston, murmura-t-il, il est peut-être temps de partir.

— Pas encore ! protesta Winston, en repoussant son ami, qui insistait. Pas tout de suite, Farley ! La chance va peut-être tourner.

Une voix s'éleva depuis un angle de la pièce plongé dans l'ombre. C'était celle de Nicholas Dashwood, le propriétaire du club.

— La chance est comme le vent. Il souffle rarement dans la bonne direction.

Winston se carra dans son siège, l'air plus entêté que jamais.

— Je mérite une autre chance.

— Qu'en dis-tu, West ? lança Heathercote. Allons-nous le laisser perdre tout ce qu'il possède ?

Affalé dans son fauteuil, un verre de vin dans une main, son jeu de cartes dans l'autre, le marquis de Westmorland leva les yeux.

— Vous devriez vraiment quitter la table, mon vieux.

Winston se redressa, comme si le marquis venait de lui offrir une dernière chance.

— Je vous en prie, milord, plaida Winston.

— Oh, laissez-le se ruiner ! marmonna Forester en mélangeant vivement ses cartes.

Le marquis haussa les épaules.

— Qu'il fasse ce qui lui plaît.

Heathercote jeta un coup d'œil au propriétaire des lieux.

— Dashwood, c'est vous qui faites la loi ici, non ?

— Monsieur Winston, ne pariez pas ce que vous ne pouvez vous permettre de perdre, dit Dashwood d'un ton égal.

Winston reprit le papier, ajouta une ligne et signa.

— Je ne le ferai pas, monsieur.

C'est pourtant ce qu'il fit. En quatre parties, il gagna un peu et perdit tout, y compris la maison. Et soudain, toute sa hargne et son entêtement se dissipèrent. Il paraissait affreusement jeune et naïf tandis qu'il contemplait le jeu gagnant étalé sur la table.

— Vous auriez dû nous écouter et quitter la partie, déclara Heathercote sans la moindre compassion.

— Je n'aurais surtout pas dû jouer avec des gens comme vous ! rétorqua Winston, furieux.

— Vous ne vous en doutiez donc pas avant de vous asseoir à cette table ? riposta Marlow d'une voix pâteuse. Espèce d'imbécile !

— Mais c'est ma demeure familiale !

— Et vous l'avez risquée aux cartes ! ricana Heath. Idiot !

Winston s'empourpra.

— Ne m'appellez pas ainsi !

Sackville haussa les sourcils.

— Non ? Ce n'est plus *votre* maison, dit-il en prenant le papier qu'il examina d'un regard vague. Apparemment, elle appartient à West, à présent.

Les autres éclatèrent de rire.

— Il n'en a pas besoin, s'écria Winston. Il en a déjà une douzaine !

— Vous devriez la transformer en maison close, West, suggéra Forester. Et faire des prix à vos amis.

— Gratuit pour nous ! hurla Marlow.

Winston prit une profonde inspiration puis, abandonnant le combat, gagna la porte d'un pas chancelant. Il se battit avec la poignée et trébucha en franchissant le seuil, ce qui déclencha les hurlements de rire parmi les jeunes gens réunis autour de la table. Son ami l'aïda à se redresser, et la porte se referma derrière eux.

— Qui a invité ce type ? s'enquit Heathercote, dédaigneux.

— Marlow.

— Balivernes, marmonna Marlow en posant le front sur la table. C'est pas moi, c'est Forester.

Forester eut un geste grossier

— J'avais invité l'autre type, Farley.

— Vos amis sont des ploucs, déclara Sackville.

Le visage crispé, Forester se leva et brandit son verre pour porter un toast, non sans renverser une partie de son contenu.

— Merci pour cette excellente soirée, messieurs, lança-t-il en s'inclinant ostensiblement devant le vicomte Heathercote et lord Westmorland.

Après quoi, il quitta les lieux. Marlow s'était endormi sur la table et Sackville, complètement ivre, riait tout seul. West posa les mains sur la table, comme pour reprendre des forces, puis se hissa sur ses pieds.

— Dashwood, les voitures.

Le visage de marbre, le propriétaire sortit. West – le marquis de Westmorland – balaya la table du regard.

— J'ai gagné la dernière manche ?

— Oui, confirma Heathercote en bâillant.

— Réglez tout cela, Forbes. Seigneur, je suis vanné.

Le gérant approcha, aussi imperturbable que son employeur. D'un air dégoûté, il ramassa le titre de propriété de Winston et l'agita devant lui.

— Je ne peux pas convertir cela en billets, milord.

— Bigre. C'est exact.

Westmorland attrapa le papier, le fourra dans sa poche et sortit d'un pas vacillant dans le soleil naissant en compagnie d'Heathercote.

Le séjour de Georgiana Lucas à Maryfield, dans le Derbyshire, se passait à merveille. Du moins jusqu'à l'arrivée de la lettre. Cette simple feuille de papier pliée en deux allait, sans le vouloir, faire basculer sa vie et en changer irrémédiablement le cours.

Bien sûr, à l'époque, elle ne le savait pas encore.

La missive arriva alors qu'elles prenaient le petit déjeuner. Georgiana s'attardait devant son thé, savourant ces instants de liberté puisque lady Sidlow, qui était un chaperon assez strict, avait dû rester à Londres. Son hôtesse, qu'elle avait connue à l'école, était une amie chère à son cœur. Kitty, désormais lady Winston, cajolait son bébé de l'autre côté de la table. Elle était en adoration devant sa petite fille de trois mois. Geneva, la belle-sœur de Kitty, lisait à haute voix des passages amusants du journal local et gloussait en rapportant l'histoire de M. Pott, dont les cochons s'étaient échappés, causant un certain tumulte dans la rue principale du village. La vieille lady Winston, mère de Charles et de Geneva mais que toute la famille appelait Mère Winston, écoutait sa fille tout en passant en revue le menu du dîner, auquel étaient invités le pasteur et sa famille.

M. Williams, le majordome, apporta le courrier.

— De la part de sir Charles, dit-il à Kitty.

Le sourire aux lèvres, Kitty déposa le bébé dans son berceau, prit la lettre et en brisa le sceau.

Georgiana laissa Geneva lui servir une deuxième tasse de thé. Les riches parfums de l'été et le doux bourdonnement des abeilles entraient par les fenêtres ouvertes. La journée s'annonçait parfaite. Georgiana envisageait de faire une longue promenade à pied, ou peut-être à cheval. Si la vie à la campagne n'était pas aussi excitante qu'en ville, elle offrait nombre d'occasions de faire de l'exercice.

Un bruit sec la tira de ses pensées. Kitty venait de lâcher sa cuillère et s'était redressée sur sa chaise.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Georgiana, inquiète.

Les doigts de Kitty se crispèrent sur le papier.

— C'est Charles.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Mère Winston.

— Quelque chose d'affreux. *Ma très chère épouse, lut-elle à haute voix. Je ne veux pas vous inquiéter, mais je vous écris dans l'urgence et la confusion. J'ai eu la terrible malchance de tomber sur...*

Kitty s'interrompt, et son regard s'assombrit.

— Il est mort ? s'écria Geneva.

— S'il était mort, il ne pourrait pas écrire, souligna Georgiana en se penchant pour apaiser le bébé. Continue, Kitty. Que s'est-il passé ?

— Il n'est pas mort.

Kitty posa la lettre et regarda par la fenêtre.

— Parlez, ma chère, reprit Mère Winston. A-t-il été attaqué ? Blessé ? J'ai entendu dire que les rues de Londres n'étaient pas sûres.

Kitty ne répondit pas, elle se contenta de poursuivre sa lecture.

— *J'ai eu la terrible malchance de tomber sur une bande de types sans scrupules, et j'ai subi par leur faute une perte considérable. Bien qu'en vie, je suis atteint dans ma fierté et dans ma dignité.*

— Quelqu'un l'a frappé ! s'exclama Geneva. Était-ce un combat de boxe ?

Le visage de Kitty demeura impénétrable.

— Je ne pense pas. Voilà ce qu'il écrit : *Le chef des canailles qui m'ont escroqué est lord Westmorland, et je crains qu'il ne vienne à Osbourne House. S'il devait se présenter à notre porte, ma bien-aimée, ne le laissez pas entrer. Il nous ruinera tous.*

Geneva étouffa une exclamation.

— Quoi ? s'écria Mère Winston, consternée.

Kitty poursuivit rapidement sa lecture.

— Il dit qu'il va s'efforcer d'empêcher un désastre, et qu'il écrira plus tard. Et il répète que nous ne devons recevoir lord Westmorland sous aucun prétexte.

— Ils ont dû se battre en duel, décréta Geneva.

— Allons donc, rétorqua sa mère, Charles ne se montrerait pas aussi imprudent.

— Même s'il s'est battu en duel, il se porte assez bien pour écrire, ce qui est bon signe, fit remarquer Georgiana. S'il avait été blessé, il aurait envoyé chercher Kitty.

— Pourquoi Westmorland viendrait-il ici s'il s'est querellé avec Charles ? demanda Kitty. Charles dit qu'il a été escroqué...

— Il s'agit peut-être d'un contrat d'affaires, suggéra Mère Winston. Charles est si confiant. J'ai toujours eu peur qu'on ne profite de lui. Son père aussi s'en inquiétait.

Kitty se rembrunit.

— Mais quel genre d'affaires aurait-il pu traiter avec un marquis ? murmura-t-elle. Il l'aurait dit. Et si le marquis a fait quelque chose de moralement contestable, M. Jackson saura y remédier.

M. Jackson avait été le notaire de la famille de Kitty pendant des années, et il était devenu celui des Winston après le mariage de la jeune femme.

— Je doute que le marquis connaisse quoi que ce soit en affaires, déclara Georgiana, sarcastique. Tout le monde sait que c'est son père, le duc de Rowland, qui gère leur fortune.

— Bien sûr ! s'exclama Kitty. Tu dois connaître lord Westmorland, toi qui vis à Londres depuis trois ans maintenant.

Georgiana fit la grimace.

— Je ne connais pas Westmorland personnellement, en revanche, j'ai entendu parler de lui.

Après tout, ils fréquentaient les mêmes cercles, où l'on savait quantité de choses sur tout le monde, surtout lorsqu'il s'agissait du marquis de Westmorland. Lady Sidlow, le chaperon de Georgiana, connaissait par cœur la liste des gentlemen célibataires de Londres, et en discutait avec le même enthousiasme qu'un amateur de chevaux à Ascot.

Georgiana aurait pu décrire Westmorland à Kitty en quelques mots. Le marquis était grand, beau, bien bâti, et doté d'un charme ravageur. Il avait des cheveux bruns et des yeux noisette pétillants qui faisaient se pâmer les dames. Héritier du duc de Rowland, il entrerait un jour en possession d'un des plus vieux titres et d'une des plus grandes fortunes d'Angleterre – bien qu'il eût déjà un revenu considérable et un domaine à lui. Au premier abord, Westmorland était l'un des meilleurs partis d'Angleterre. Lady Sidlow lui avait du reste fait remarquer plus d'une fois qu'il était fort dommage qu'elle soit fiancée à lord Sterling, simple vicomte, alors que des hommes tels que Westmorland étaient toujours libres et portaient presque leur célibat en étendard.

Mais Georgiana connaissait un peu la nature de cet individu, c'est pourquoi elle le méprisait.

— Quel genre d'homme est-ce ? voulut savoir Kitty. Une canaille ?

— Un tricheur ? suggéra Geneva.

— Ce n'est pas une personne honorable, s'il a traité Charles avec tant de cruauté, déclara Mère Winston.

Aux yeux de Georgiana, le marquis de Westmorland était pire que cela.

— Je serais bien la dernière à défendre son honneur. Mère Winston arrondit les yeux.

— Qu'a-t-il fait ? demanda Geneva, l'air fort intéressée.

Georgiana touilla son thé. Elle avait une piètre opinion du marquis pour des raisons toutes personnelles. Pour autant, ce n'était pas parce qu'elle le détestait... intensément qu'elle devait noircir le tableau.

Puis elle se rappela ce que Charles disait dans la lettre. Westmorland l'avait escroqué et risquait de venir frapper à leur porte. Pourquoi le marquis ferait-il cela ? Charles semblait terrifié à cette idée. Quoi qu'il se soit passé entre Charles et lui, si le marquis songeait à punir Kitty pour cela, ou à s'en prendre à Geneva et à sa mère, elle ne le laisserait pas faire.

— C'est une fripouille notoire.

Elle ne faisait que répéter ce qu'elle avait entendu dans les salons à Londres. Et si Kitty n'avait pas été retenue à la campagne à cause du bébé cette Saison, elle aussi l'aurait entendu.

— Il s'est acoquiné avec un groupe peu recommandable, dont fait partie le vicomte Heathercote, lord Marlow, et même M. Clifton. Tu te souviens de lui, Kitty ? Le gentleman qui a failli se rompre le cou en escaladant la flèche de St Martin.

— Oh, Seigneur ! s'exclama Geneva.

— Comment Charles a-t-il pu frayer avec ces gens-là ? gémit Mère Winston.

— Ce n'est sans doute pas sa faute. Le marquis a dû lui faire une blague. Les journaux rapportent

tous les jours les tours pendables auxquels il se livre avec ses amis. Ils font des farces lamentables. Un jour, profitant qu'un de leurs amis était ivre, ils l'ont déposé dans une barque qu'ils ont lancée sur la Tamise. Ils ont apparemment trouvé cela très drôle, mais l'homme ne s'est réveillé qu'à Greenwich, lorsque l'embarcation a heurté un ponton. Il aurait pu tomber à l'eau et se noyer cent fois.

— Ils auraient pu faire une farce semblable à Charles ? s'écria Geneva, horrifiée. Pauvre Charles !

— Le marquis ne ressemble pas du tout aux personnes que Charles fréquente d'ordinaire, intervint Kitty. Pourquoi le détestes-tu, Georgiana ?

Elle semblait deviner que celle-ci lui reprochait davantage que son comportement – qui était après tout celui de nombre de jeunes gens de la haute société que Georgiana trouvait charmants et amusants.

— J'essaie d'être discrète, répondit Georgiana, feignant l'indignation.

— Oh, non, s'il te plaît ! protesta Geneva, qui s'attira un regard désapprobateur de sa mère.

Georgiana but une gorgée de thé.

— Eh bien, si vous insistez...

— Nous insistons ! s'écria Geneva, qui se pencha en avant et faillit tomber de sa chaise.

— Geneva, la gronda sa mère.

— Il va peut-être venir ici pour nous intimider, Mère. Nous devons savoir à quoi nous attendre.

— Westmorland est une canaille, déclara Georgiana, renonçant à se montrer discrète. Il est grossier et mesquin. Son ami lord Heathercote et lui s'amusent à dénigrer les gens sans se soucier qu'on les entende. Lors d'une réception ce printemps, ils sont restés à l'écart des invités, les regardant de haut et se moquant de tout et de tous. Lord Westmorland a traité Joanna

Hotchkiss de nigaude. Il a déclaré que lady Telford était une hôtesse médiocre et que la décoration du salon lui donnait mal à la tête.

Georgiana marqua une pause. Elle s'en voulait d'avoir pris à cœur les propos d'un homme ivre.

— Il a dit que je n'étais qu'une sotte superficielle qui adorait aguicher les hommes, lâcha-t-elle.

En réalité, il avait usé de termes beaucoup plus vulgaires.

Kitty en resta bouche bée.

— Comment a-t-il osé ? s'exclama Geneva, stupéfaite.

— Quelle grossièreté ! renchérit Mère Winston. Cet homme est abominable.

— Il est grossier, abominable, et ne s'intéresse qu'à lui, confirma Georgiana. C'est un individu profondément malveillant.

— Je le déteste, déclara Geneva.

— Moi aussi, murmura Georgiana.

— Et voilà qu'il a maltraité notre pauvre Charles, ajouta Mère Winston. Qu'allons-nous faire, ma chère Kitty ?

— Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire, répondit Kitty calmement en repliant la lettre. Je trouve étrange que Charles pense que Westmorland va venir ici. Pourquoi diable ferait-il cela ?

— Pour se vanter, à coup sûr ! suggéra Geneva. Nous ne sommes pas obligées de le recevoir, n'est-ce pas, Mère ?

— Certainement pas ! déclara Mère Winston en se levant d'un air décidé. Personne ne le recevra à Maryfield. J'avertirai tout le monde, en particulier Mme Tapp, au Bull and Dog. Non seulement ce misérable ne sera pas le bienvenu chez nous, mais il ne trouvera même pas une chambre en ville.

Geneva sortit avec sa mère, tout en lui suggérant mille façons de snober le marquis. Dans le silence qui suivit, Georgiana se tourna vers Kitty.

— Qu'est-ce que Charles dit d'autre ? risqua-t-elle.

— Pas grand-chose, répondit Kitty, pensive. C'est ce qui m'inquiète.

— J'avoue ne pas comprendre comment il a pu croiser le chemin du marquis. Westmorland est tellement différent de Charles. Quoi qu'il se soit passé, il n'attache peut-être pas la même importance que Charles à cet incident.

— Nous savons toutes deux qu'il n'y a qu'un endroit où ils ont pu se rencontrer, murmura Kitty en pressant les doigts sur ses tempes. Charles adore jouer aux cartes.

Georgiana avait oublié ce détail. Charles n'était pas le plus intéressant des hommes. Beau sans être séduisant, aimable sans être charmant, il était tout à fait possible de passer une soirée avec lui et de ne pas se rappeler un mot de ce qu'il avait dit le lendemain. Georgiana avait été surprise que Kitty l'épouse. Cela dit, il était baronet et c'était un parti convenable. Kitty avait une forte personnalité, et il lui fallait sans doute un mari prompt à céder. Elle ne serait pas la première à faire un tel choix. En outre, ayant apporté une fortune considérable à ce mari désargenté, elle se sentait en position de force. Et elle avait certainement plus de bon sens que Charles.

Georgiana n'aurait certes jamais dit cela à haute voix.

— Dis-moi la vérité. Est-ce que Westmorland est joueur ? demanda Kitty d'une voix tendue.

— Eh bien, oui, je crois.

Si elle ne connaissait pas les habitudes du marquis, ses amis étaient réputés pour leurs fêtes scandaleuses

et leurs paris extravagants. Il aurait été étonnant qu'il ne soit pas comme eux.

— Cela m'inquiète. Charles dit parfois que les parties de cartes chez nos voisins de Maryfield l'ennuient, car les paris sont trop modestes. J'espère qu'il sera suffisamment intelligent pour ne pas se laisser entraîner par des joueurs invétérés, mais si le marquis s'est assis à sa table...

Georgiana doutait que le marquis de Westmorland ait pu s'asseoir à une table où jouait Charles. L'inverse était plus vraisemblable. Adossé à la fortune de Rowland, Westmorland pouvait faire monter les paris bien plus hauts que Charles. Il aimait aussi la compagnie d'hommes plus audacieux, la crème des canailles londoniennes, des débauchés et des bons à rien. Charles Winston, simple baronet du Derbyshire, ne serait jamais assez scandaleux aux yeux du marquis tellement blasé. Il était d'ailleurs fort étonnant qu'ils se soient rencontrés.

En revanche, il n'était pas choquant que Charles ne soit pas sorti indemne de cette rencontre.

— Quoi qu'il soit arrivé, il est évident que Westmorland est fautif. Cet homme est un fieffé gredin. Je suis aussi certaine qu'il a déjà oublié ce qui s'est passé. Il avait dû boire plus que de raison avant même de rencontrer Charles.

— Charles dit qu'il a subi une perte, reprit Kitty, les dents serrées. Donc, c'est qu'il a joué. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il pense que le marquis va venir ici, avoua-t-elle.

Georgiana lui coula un regard hésitant. À cet instant, le bébé s'agita de plus belle et se mit à pleurer. Kitty le prit sans ses bras et le cala contre son épaule avant de lui tapoter le dos pour le calmer.

— Ne t'en fais pas, Kitty, si Westmorland a le culot de venir ici, nous fermerons la porte et le laisserons

piétiner sous la pluie. Il retournera à Londres illico, crois-moi.

Kitty arquait un sourcil.

— Et, bien sûr, tu n'hésiterais pas à claquer la porte au nez d'un marquis.

— Au nez de celui-là, pas du tout ! répondit Georgiana avec un sourire impertinent. En fait, j'adorerais cela.

Son amie s'esclaffa.

— Cela ne m'étonne pas de toi, dit-elle en pressant la joue contre la tête duveteuse de sa fille. Mais j'espère tout de même qu'il ne viendra pas.

— Voyons, Kitty, il n'oserait pas.

Le messager de l'apocalypse devait être notaire.

Robert Churchill-Gray, marquis de Westmorland, en était convaincu. Pire, il suspectait ce notaire, sir Algernon Sneed, qui venait d'envahir non seulement sa demeure, mais son dressing-room, d'être celui de son père. L'homme ne s'était arrêté là que parce que Hobbes, le valet de West, s'était planté devant la porte de la chambre en prédisant une effusion de sang s'il faisait un pas de plus.

Si bref ait été le répit qui lui fut accordé, Robert en fut reconnaissant à Hobbes. Il dut néanmoins quitter son lit et écouter jusqu'au bout l'ennuyeux sermon de sa mère qui, relayé par la voix froide et dénuée d'emphase du notaire, n'en était pas moins clair. Des rumeurs concernant ses dernières activités lui étaient parvenues, et elle n'était pas contente.

Pour sa part, il n'avait qu'un très vague souvenir de la nuit de débauche qui avait provoqué la colère de sa mère. C'était son anniversaire, cela il ne l'avait pas oublié. L'événement avait donné lieu à une célébration tapageuse organisée par Heathercote. Il y avait ses amis, du vin, un excellent repas, du brandy, des femmes, encore du vin, des jeux de cartes... Ils avaient peut-être chanté *God Save the King* en montrant leurs fesses à Carlton House.

Malheureusement, il n'avait pas un souvenir précis de l'incident qui avait conduit sir Algernon jusqu'à sa porte, suite à l'intervention d'une commère, amie de sa mère, qui avait écrit à Sa Grâce un rapport scandalisé et probablement très exagéré.

— *J'espère que tu feras le nécessaire pour rattraper cette situation intolérable*, lut sir Algernon, ses lunettes perchées au bout de son nez. *Au plus vite. Je ne voudrais pas être obligée d'envoyer ton père à Londres pour te faire entendre raison. Cela l'ennuierait beaucoup, d'autant plus que la saison de pêche à Salmsbury se révèle excellente.*

— Inutile d'aller plus loin, j'ai compris, déclara Robert en tendant la main pour récupérer la lettre.

Dès l'instant où sa mère menaçait d'envoyer son père lui faire la leçon, il était condamné. Le duc de Rowland était un homme plutôt affable et bienveillant, mais quand il se mettait en colère – ce qui arriverait s'il était obligé de renoncer à une excellente saison de pêche –, malheur à celui qui se trouvait sur son chemin. Surtout s'il s'agissait de son fils et héritier.

Sir Algernon lui donna la lettre.

— Si je peux vous aider dans cette affaire, milord, j'en serai enchanté.

« Pour faire ensuite un rapport détaillé à ma mère », songea Robert.

— Bien sûr.

— Puis-je savoir comment vous comptez procéder, monsieur ? s'enquit le notaire sans bouger de sa chaise.

Robert le regarda fixement. Il avait l'impression que son cerveau flottait dans le brandy ingurgité la veille. Encore une idée de Heathercote, cette soirée. Ils s'étaient rendus à l'opéra avec Forester et quelques amis, qui avaient une bonne descente. Il fallait suivre, bien entendu. S'il avait été moins fatigué, il aurait pu

donner à Sneed une réponse intelligente. En l'occurrence, tout ce qu'il trouva à dire, ce fut :

— Je réglerai cela.

— Milord, c'est une question de propriété. Cela ne se règle pas avec une poignée de main et des excuses.

— Non ? dit Robert en se frottant les yeux. C'était pourtant ce que je comptais faire.

— Vraiment ? rétorqua Sneed, pince-sans-rire.

Robert ricana.

— Bien sûr que non. Je ne me rappelle même pas quelle tête à ce Winslow...

— Winston.

— Je ne me souviens pas non plus d'avoir gagné un titre de propriété, et encore moins d'avoir dit que je commettrais des actes contraires à la morale dans sa maison.

C'était ce détail qui avait provoqué la réaction de sa mère. Quelqu'un lui avait raconté que non seulement il avait dépouillé ce pauvre Winslow de sa propriété, mais qu'en plus il avait projeté d'y installer un bordel.

La maison en question se trouvant dans le Derbyshire, elle n'intéressait pas du tout Robert, et il n'avait aucune envie d'aller la voir. De plus, qui songerait à se rendre dans un bordel du Derbyshire ? Autant aller en Chine.

Sir Algernon ôta ses lunettes.

— Sir Charles Winston est un jeune homme, et cette propriété représente toute sa fortune. Cette affaire a dû le plonger dans l'angoisse et les regrets. Si vous ne vous rappelez pas avoir gagné cette maison, puis-je vous suggérer d'aller lui dire que vous la lui rendez ?

Si Robert ne se souvenait pas à quoi ressemblait Charles Winston, cela ne l'empêchait pas de le détester pour s'être montré assez stupide pour miser sa propre demeure, et assez idiot pour la perdre.

— L'angoisse et les regrets, mon œil ! Ce type noircit ma réputation en racontant que j'ai triché pour lui prendre sa maison, et vous croyez que *je* devrais lui présenter des excuses et le supplier de la reprendre ?

— Ce serait la meilleure solution, et la plus discrète.

Robert éclata de rire, ce qui lui déclencha un violent mal de tête.

— Vraiment ? Winslow m'a fait passer pour un tricheur et une canaille aux yeux de tous les Londoniens. À tel point que ma mère, qui réside dans le Lancashire, a eu vent de cette histoire. Je ne prends pas cela à la légère.

— Je ne vous le conseille pas, milord, dit Sneed d'un air grave.

— J'en prends note. Heureusement pour tout le monde, vous n'êtes pas mon notaire.

— Sa Grâce, votre père, serait de mon avis.

Robert leva le doigt.

— Nous n'en savons rien. Premièrement, cette lettre vient de ma mère et non du duc. Nous savons tous deux qu'il y a de grandes chances que Sa Grâce n'ait jamais entendu parler de cette histoire.

Rowland était indifférent aux commérages, ce qui n'était pas le cas de son épouse.

— Deuxièmement, elle me demande juste d'arranger les choses. Je vous assure que je n'ai pas l'intention de garder la maison de Winslow, ajouta-t-il, devant la mine désapprobatrice du notaire. Il n'est toutefois pas question de le laisser me calomnier devant la haute société, puis d'aller le supplier de reprendre sa maison tel un chien qu'on a corrigé. S'il ne supportait pas de perdre sa propriété, il n'aurait pas dû la mettre en jeu.

— Je suis d'accord avec vous, milord. Cependant...

— Je réglerai cette affaire.

Robert se leva et eut quelque difficulté à ne pas perdre l'équilibre.

— Vous pouvez dire à ma mère que je consacrerai toute mon attention à la question.

Le notaire pinça les lèvres, mécontent.

— Bien sûr, milord. Si je puis vous apporter mon aide...

— Oui, oui, l'interrompit Robert avec un geste de la main. Bonne journée, sir Algernon.

De retour dans sa chambre, il s'affala sur son lit. Il se serait volontiers rendormi s'il n'avait craint de voir son père débarquer chez lui. Sa mère ne bluffait pas. Elle était capable de traîner le duc à Londres, auquel cas il serait cuit. Dieu tout-puissant ! Que faire à présent ?

Après réflexion, il décida que trois questions se posaient. Premièrement, avait-il vraiment gagné une maison ? Cela devait être facile à vérifier. Il devait y avoir une note ou un acte de propriété dans ses affaires. S'il n'en trouvait pas, il pourrait déclarer que tout cela n'était qu'un tissu de mensonges et qu'il n'y pouvait rien.

Deuxièmement, ce Winslow avait-il vraiment répandu des calomnies sur lui ? Là encore, c'était facile de le découvrir. Ses amis seraient sûrement au courant, et pressés de l'aider à préparer sa revanche.

Troisièmement, en supposant que les réponses aux deux premières questions soient « oui », comment se venger de ce misérable ? Robert n'était pas un saint, mais ce n'était pas non plus un tricheur, et il ne se laisserait pas accuser sans réagir.

Il sortit du lit avec l'impression que sa tête allait exploser et, jurant dans sa barbe, tituba jusqu'au cordon de la sonnette. Il se tenait encore les tempes quand Hobbes apparut.

— Pourquoi avez-vous laissé entrer Sneed ? demanda-t-il. J'avais donné l'ordre de n'admettre aucun visiteur...

— Je me suis trouvé confronté à un choix impossible, milord. Désobéir à vos ordres, ou refuser l'entrée à un homme envoyé par Sa Grâce.

— Je devrais vous virer sur-le-champ.

— En effet, murmura Hobbes. M. Bigby était d'avis de le recevoir lors de sa première visite, à 8 h 30 ce matin.

Seigneur ! Il faudrait qu'il dise un mot au majordome. Les sourcils froncés, Robert regarda son valet verser de l'eau dans la cuvette.

— Je ne veux plus jamais entendre une chose pareille.

— Non, monsieur. J'ai dû parlementer un moment avant de le convaincre de revenir à 10 heures.

Hobbes se tint sur le côté avec une serviette, tandis que Robert plongeait le visage dans l'eau froide. Ce n'était pas le meilleur des remèdes, mais les circonstances étaient désespérées.

— Envoyez chercher Tipton, ordonna-t-il en se redressant. Qu'il vienne au plus vite.

— Oui, milord.

— Et Heathercote.

S'il devait préserver sa respectabilité, Heath pourrait l'aider.

— Oui, milord.

Une heure plus tard, assis à la table du petit déjeuner, Robert examina le remède de sa cuisinière contre la gueule de bois. Un énorme pot de tisane, une tasse de café fort, et un œuf dur étaient alignés devant lui. La mine sombre et le crâne douloureux, il s'empara de la théière.

— Tu m'as fait appeler ? lança Heath en pénétrant dans la salle à manger.

Seule une légère oscillation dans sa démarche laissait deviner qu'il avait passé la nuit précédente à s'enivrer, comme Robert.

— J'ai de sérieux ennuis, répondit le marquis en vidant sa tasse. Avons-nous parié des maisons hier soir ?

— Du diable si je le sais ! répliqua Heath en regardant le thé d'un air dégoûté.

— As-tu gagné une maison ?

— Non, répondit-il. Cela dit, il y a une drôle de calèche dans mon écurie. Je ne sais pas trop d'où elle vient.

Robert poussa un grognement.

— Je t'échange une maison contre ta calèche.

— Jamais de la vie. Attends... Oui, je me souviens maintenant. C'était au Vega Club. Tu as gagné la maison de Winston. Marlow a même suggéré de la transformer en bordel.

Heath s'esclaffa. Robert jura et avala une deuxième tasse de tisane. Ce n'était pas fameux pour son estomac, mais ses idées commençaient à s'éclaircir.

— Je ne veux pas plus d'un bordel que d'une maison.

Heath rit de nouveau et Robert lança une cuillère dans sa direction.

— Ma mère veut que je règle cette affaire, dit-il en contemplant sa tasse.

D'après ses calculs, il devait ingurgiter encore deux tasses de ce breuvage infect.

— Seigneur ! s'exclama Heath, qui ne riait plus. Comment a-t-elle su ?

— Les ragots, répondit Robert en soulevant la tasse. Apparemment, je passe pour un horrible vaurien, et je dois arranger les choses.

— Cela va provoquer des ennuis, West.

— C'est déjà fait.

— Non, non, ajouta Heath un ton plus bas. Mon oncle est très satisfait de nos progrès avec Forester. Il ne serait pas ravi que tu sois perturbé par de stupides ragots.

Robert se rembrunit. Il ne tenait pas à décevoir lord Beresford, l'oncle de Heath. Ce dernier leur avait confié une mission secrète : surveiller de près Frederick Forester, un marchand de Liverpool. La compagnie maritime de Forester violait une loi du Parlement, mais les efforts de Beresford pour y mettre un terme avaient tous échoué. Chaque fois que les navires de Forester avaient été coincés avec des marchandises de contrebande, la compagnie avait réussi à passer à travers les mailles du filet. Beresford soupçonnait Forester d'avoir des alliés dans le gouvernement, aussi avait-il mis son neveu sur l'affaire en espérant piéger l'homme par des moyens plus subtils. Et Heath avait demandé à Robert de l'aider.

Maintenant que les guerres étaient finies, quoi de plus excitant que de jouer aux espions ? Cela cadrerait bien avec sa vague intention de jouer un rôle au gouvernement. Tout ce qu'on lui demandait, c'était de se comporter comme une canaille de premier ordre. Robert n'avait pas eu besoin qu'on le lui demande deux fois.

— Sa Grâce finira sûrement par surmonter cette contrariété ? suggéra Heath.

— Tu ne connais pas ma mère. Si je dois choisir entre lui déplaire et aider Beresford, tu peux d'ores et déjà présenter mes excuses à ton oncle.

Il se servit une dernière tasse de tisane, pressé d'en finir avec ce remède.

— Le notaire me conseille de rendre l'acte de propriété à Winslow, même si celui-ci a été assez stupide pour perdre sa propriété.

— Le rendre ? s'exclama Heath, médusé. Mais c'est une dette d'honneur !

— Heath, je ne veux pas de cette satanée maison, avoua Robert avec franchise. Plus vite j'en serai débarrassé, plus vite nous pourrons nous occuper de Forester.

Il avala la dernière tasse d'un trait.

— M. Tipton, milord, annonça le majordome.

Le notaire – celui de Robert, cette fois – apparut sur le seuil, et il lui fit signe de s'asseoir.

— J'ai un problème, annonça-t-il en agrippant sa tasse de café comme si c'était une planche de salut. J'ai apparemment acquis l'acte de propriété d'une maison.

— Vraiment, milord ? dit Tipton, imperturbable.

— Je n'en veux pas, précisa Robert, avant d'avaler une gorgée de café.

Il s'autorisa un soupir de plaisir.

— Il faut que je rende cette propriété à l'homme qui l'a perdue.

Tipton arquait un sourcil, et se contenta de répéter :

— Vraiment, milord ?

Robert but une autre gorgée de café et se sentit beaucoup mieux.

— Comment dois-je faire ?

Le notaire se racla la gorge.

— Je présume que cette acquisition s'est faite à une table de jeu.

Robert acquiesça.

— Dans ce cas, ce devrait être fort simple. Naturellement, on pourrait aussi glisser un mot d'avertissement à cette personne quant au danger de mettre en jeu une propriété de valeur.

— Donc, je peux la lui rendre ?

— Je ne vois pas pourquoi vous ne le pourriez pas.

— Merveilleux. C'était ce que je voulais savoir. Simplement, c'est un peu facile pour l'imbécile qui l'a perdue, tu ne trouves pas, Heath ?

— Si, marmonna son ami, en proie à un mélange d'incrédulité et de consternation.

— Surtout pour un imbécile qui est allé raconter dans tout Londres que je l'avais dépouillé, ajouta Robert en se renfrognant.

— Il vous a accusé de l'avoir escroqué, milord ? releva Tipton en haussant les sourcils.

— Diable, oui ! s'exclama Heathercote.

— En effet, confirma Robert.

Ce Winslow méritait de souffrir tant qu'il n'aurait pas présenté des excuses et retiré publiquement ses accusations.

Il contempla son café. Ce maudit remède semblait efficace. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien.

— Je ne vais pas la lui rendre. Cet idiot serait capable de la perdre une deuxième fois au jeu. Non... Je vais la donner à sa famille et leur ouvrir les yeux sur les activités de cet imbécile.

Si sa famille ressemblait un tant soit peu à la sienne, Winslow souffrirait bien plus, et plus longtemps, une fois que sa femme et sa mère sauraient ce qu'il avait fait.

Heath éclata de rire.

— Oh, c'est trop drôle ! West, tu es diabolique !

— Tipton, trouvez l'adresse de ce Winslow, dit Robert en souriant.

C'est ainsi que, le lendemain, il se mit en route pour le Derbyshire. Son ennemi ne s'appelait pas Winslow, mais Winston. Sir Charles Winston, baronet, du hameau de Maryfield. La maison qu'il avait mise

en jeu s'appelait Osbourne House et, d'après Tipton, c'était une jolie propriété. Winston avait épousé une héritière, Mlle Catherine Lewis, qui avait apporté ladite propriété dans la corbeille de mariage. Lady Winston venait d'avoir son premier enfant, ce qui arrangeait Robert. Il ne voulait pas de cette maison, il voulait voir Winston gémir, accablé par les regrets.

Il ne répondit donc pas à la lettre de celui-ci, dans laquelle la colère se mêlait aux supplications. Il demanda à Tipton de trouver le notaire de Winston et de se procurer l'acte de propriété de la maison en se servant, pour faire pression, du papier griffonné que Hobbes avait retrouvé dans sa poche. À sa grande surprise, le notaire lui fit docilement parvenir l'acte en question. Robert avait à demi espéré qu'il refuserait, ce qui lui aurait permis de déclarer que cette affaire n'était qu'un malentendu. Cependant, une fois l'acte de propriété en main, il lui parut naturel d'aller jusqu'au bout de sa vengeance. Et de laisser Winston dans l'angoisse.

Heath se moqua de lui quand il décida de se rendre en personne à Osbourne House, mais Robert savait que c'était le seul moyen de rassurer sa mère. Il lui avait envoyé un message dans lequel il lui faisait part de son intention de remettre l'acte de propriété entre les mains de la famille Winston, afin d'empêcher que cette mésaventure ne se reproduise et que l'épouse et l'enfant de Winston n'aient pas à pâtir de l'imprudence de ce dernier.

Il découvrit que Osbourne House ne se trouvait qu'à une soixantaine de kilomètres de Salmsbury Abbey, la demeure familiale des Rowland. Robert termina donc sa lettre en promettant à sa mère de lui rendre visite et de lui raconter toute l'histoire, non sans avoir précisé qu'il avait été injustement accusé. Cela la calmerait sans doute suffisamment pour qu'elle renonce

à envoyer son père à ses troussees. Robert préférerait se rendre jusqu'en Écosse dans un wagon de marchandises plutôt que d'affronter la colère de son père.

Toutefois, à mesure qu'il avalait les kilomètres, son indignation commença à s'émousser. Le Derbyshire était à trois jours de route, et sa voiture avait beau être luxueusement équipée, Robert supportait mal le voyage.

Heath avait refusé de l'accompagner, en dépit du plaisir qu'il aurait éprouvé à voir la vengeance de Robert s'accomplir. Marlow avait prétexté des obligations familiales. Clifton était demeuré introuvable, et Sackville avait déclaré qu'il préférerait entrer dans les ordres plutôt que d'aller dans le Derbyshire.

Robert était donc seul. De la poussière entrant par les fenêtres et les rayons du soleil étaient impitoyables. Il posa les pieds sur la banquette en maudissant l'exiguïté de la voiture. S'il regrettait de ne pas avoir pris son cheval, il n'aurait jamais soumis celui-ci à un si long voyage. La voiture rencontra une ornière, et il fut si secoué que sa tête heurta le dossier. Il jura, soupira et se renfonça dans le siège. Son idée avait beau être brillante, elle se retournait à présent contre lui et lui causait d'énormes désagréments.

Il ne manquerait pas de le dire à sa mère, histoire de lui montrer combien il était attentif à ses demandes.

Le matin du troisième jour, alors qu'il n'était plus qu'à une trentaine de kilomètres du but, il jeta un coup d'œil à sa voiture, qui semblait avoir rétréci depuis qu'ils avaient quitté Londres, et décida de louer un cheval. Le maître d'écurie lui proposa un animal à l'allure robuste, qu'il accepta sans discuter.

Si le soleil était toujours aussi chaud, au moins il était en plein air. Il fourra quelques affaires dans les sacs de selle, et dit à son cocher de prendre une chambre à Macclesfield, la ville la plus proche.

Il comptait passer quelques jours à Maryfield avant de se rendre à Salmsbury Abbey, où il resterait sans doute une semaine. Comme son père, il aimait la pêche, et après un si long voyage il méritait quelques jours de détente. Son frère, William, qui gérait leur magnifique écurie, veillerait à ce qu'il ne retourne pas à Londres avec des chevaux de location.

Tôt dans l'après-midi, il atteignit la route de Maryfield. Au bout de deux kilomètres, il entra dans le village, qui n'était en réalité qu'un hameau. Une brève halte dans une auberge nommée le Bull and Dog pour faire boire son cheval lui confirma qu'il était presque arrivé. Osbourne House n'était plus qu'à quatre kilomètres.

Il commençait à penser qu'il ferait une faveur à Winston en conservant cette maison. Non seulement elle était à des lieues de toute civilisation, mais les gens du coin étaient grossiers et paresseux. Quand il leur demanda son chemin, il ne rencontra que méfiance et hostilité. Ils exigèrent de savoir qui il était, et lorsqu'il les renseigna, il n'obtint pas la sollicitude à laquelle il était habitué.

C'était curieux. D'ordinaire, son titre aplanissait les difficultés et incitait les plus paresseux à le servir. Or ces villageois semblaient lui battre froid. Robert renonça à l'idée de passer quelques jours ici pour se reposer du voyage et goûter la bière locale.

La route menant à Osbourne était étroite, bordée d'un côté par des haies, et de l'autre par un ruisseau boueux au-delà duquel s'étendait une vaste prairie. Le soleil paraissait plus chaud depuis qu'il avait quitté le village. Il s'arrêta devant un panneau, s'attarda à l'ombre d'un buisson d'aubépine, le temps d'enlever son chapeau et s'essuyer le front. Il n'avait pas fait un aussi long voyage à cheval depuis un certain temps.